

Le réveil est ainsi, tous les jours de sa vie, une entrée dans le vif pour l'homme de la ruelle. Il doit recommencer, mettre son corps debout, extirper du néant son âme ratatinée. Il doit compter chaque jour sur l'état déplorable de ses pieds, repasser par l'exil, s'évader en sous-main, incessamment en fuite sur la ligne de départ et sans droit devant le mur. Il n'a pas de ticket, il est l'homme sans papiers, l'homme sans valises qui guette, un voleur, un fraudeur, un détrousseur de lits, qui glisse, qui se faufile, s'assoit clandestinement sur le terrain d'autrui, s'y installe, vole sa place, un saboteur en somme des dîners entre amis, des matinées tranquilles, du repos mérité, de la douceur de vivre, et un fauteur de troubles. Il est l'homme anonyme au destin criminel, sentinelle transparente que l'on montre du doigt, responsable, cela va de soi, de son mauvais départ, responsable de sa honte, coupable de toutes les fautes.

Le réveil est ainsi, pour l'homme de la ruelle, tous les jours de sa vie la montagne se renverse, le fleuve sort de son lit, le vent emporte les toits, le feu noircit les bois des collines verdoyantes, chaque jour une avalanche, un orage qui approche, un impact de foudre. Puis, la montée du jour fait son œuvre de sauvetage, débarrasse les décombres, dissout les dernières ruines, l'homme est déjà

debout, il n'a pas le temps de pleurer et c'est un jour de plus, il est vivant, vivant, et c'est encore la vie. Sa vie. Il est l'heure se dit-il, c'est maintenant qu'il fait jour, après il fera nuit ! Allez ! dit-il encore, c'est l'heure, il faut y aller !

Rassemblant ses cartons autour de sa plaie vive, Il se met donc en route...

Penché au bord du toit, l'oiseau regardait l'homme et suivait son manège, chaque matin.